

Odile fit un pas sur la terrasse. Tom, chat noir et blanc, dégringola du toit, bobine qui se dévide, un fil noir poursuivant un fil clair. Il franchit ainsi la passerelle inclinée, qui au flanc de la maison reliait la terrasse du haut à celle du bas. La passerelle – un escalier de métal bleu – desservait de l'extérieur les parties de l'habitation. Elle donnait à la maison, de ce côté-là, l'air d'un bateau qui au moment du départ replie ce qui l'a uni au monde et le porte suspendu en travers de sa coque. De ce côté-là seulement, la maison ressemblait – jusqu'au vent indépendant qui y souffle même lors des chaleurs plates – à un bateau posé sur l'étendue, sans complicité ni promesse. De tous les autres côtés, c'était le triomphe de la terre retournée, nette d'herbes, montrant des mottes sèches. Le triomphe de l'olivier, portant au revers de ses branches la lune montante d'un feuillage argenté que le vent faisait brusquement lever au milieu des feuilles vertes, quand il les remuait.

Ici on ne jardinait pas, on débroussaillait. Deux fois l'été, Saugueuse sortait et, à califourchon sur la perche que terminait un fil d'acier tournant à la vitesse d'un disque qui confond les couleurs, il attaquait les buissons. Les arbres se dressaient côte à côte, plus fiers d'avoir résisté à la friche que d'ombrager. Une terrasse, une bande de terre... les arbres commençaient au-delà. Dans les vitres de la maison ne se courait aucune des régates que disputent, agitées par le vent, les branches d'arbres reflétées, virant autour de l'espagnolette comme autour d'une bouée. Peu de fleurs.

LE JOUR OÙ LE TEMPS A ATTENDU SON HEURE

Établi sur une ancienne terre de culture, le jardin gardait d'elle l'orgueil du sol aride et plein qu'il montrait nu.

Quiconque gravissait la passerelle l'ébranlait d'un bruit qui lui succédait et laissait derrière lui, aussi furtive qu'une peau de couleuvre, une légère mue sonore, sur trois notes : l'armature métallique ébranlée, tressaillant sur ses rivets, lâchait en renâclant le cri honnête de qui résiste et se plaint. Mais ceux qui descendaient de là-haut, tantôt les amis plus jeunes qu'on logeait sans cérémonie, tantôt les amis travailleurs qui avaient besoin d'isolement – ou celui, autrefois, que quelqu'un de fautif, habitant le corps d'habitation principal, avait voulu entretenir sans témoin – prétendaient que la passerelle rendait un son de clavecin : « du moins, le son d'une partition jouée au clavecin quand on a l'habitude de l'entendre exécutée au piano ».

Il n'y avait pas de piano dans la maison du bas, ni d'escalier en bois qui auraient permis de juger la comparaison. Juste trois marches en ciment, formant perron, au dos de la bâtisse, ouvrant sur la cour d'arrivée dont l'arrondi était vérifié par le feuillage arrondi de l'olivier centenaire.

« Millénaire », prétendait Madame Margerey, une créature redoutable qui occupait le pavillon à côté du portail et qui aimait voler au secours des chiffres en leur ajoutant des zéros. Aurait-on pu appeler « marches » les restanques, gradins de terre qui rappelaient un ancien héritage d'amphithéâtre, déposé là depuis les Grecs ; une disposition du terrain, degré par degré, où aller vers quelque chose aurait pu être aller vers un Dieu et allait en fait à la mer... Les terrasses retenues par des murets de pierre sans liant, qui jadis avaient accueilli la vigne, descendaient, vague de terre après vague de terre jusqu'à l'endroit où on apercevait la première vague d'eau.

Endroit où, dès qu'il y parvenait, René, le jeune abbé, ne manquait jamais de s'exclamer : « Thalassa, thalassa ! Tel a ça, tel fils », ajoutait-il, incapable de se priver d'un calembour, puis mécontent de ne pas avoir fait rimer tel et tal : « J'ai les paroles, disait-il, pas encore la musique. »

LE JOUR OÙ LE TEMPS A ATTENDU SON HEURE

Mais comme chacun de ceux qui séjournèrent dans la maison, il faisait quotidiennement le tour du jardin – ce qui, disait-il, rodait l'invité – en suivant ses limites, il changeait le tour du propriétaire en salut des confins. « Salut », criait-il au toit sur lequel marchent des colombes, « Salut, sous-sol ! Atelier de confection des oreillers bourrés de plumes ! » Et puisque la mer lui tournait le dos, qu'elle filait vers l'horizon : « Ce qui est formidable, dans ce pays, c'est que chaque fois qu'on trouve plus grand que soi on est forcé à l'admiration, pas au regret. » Il murmurait que ce lieu de montagnes et de mer, où le regard met en relais le beau et le plus beau, changeait l'humeur spirituelle en humeur esthétique, laquelle supporte l'exclamation et le jugement.

Même privé de terme de comparaison, c'était vraiment un son de clavecin que celui de la passerelle ou, du moins, le timbre que cet instrument ajoute à chaque morceau : un léger ronflement, une chute soudaine de rouille ramonée par la musique.

A cette heure, le chat qui accourait ne faisait qu'un imperceptible bruit de coussin que l'oreille exercée d'Odile entendit. Elle tourna la tête juste à temps pour finir de le voir dévaler, remboitant l'un dans l'autre deux chats de couleur différente qui dessinaient un chat naïf. De face, coiffé sur les oreilles du béguin court d'Agnès Sorel dans son portrait par Fouquet, il portait – de profil – les bandeaux lisses des romantiques, avec raie au milieu et pendentif de poil entre les yeux, vers lequel, parfois, il louchait. Des pantalons de spahi aux pattes arrière, des gants du soir aux pattes avant. Au repos, la dignité de quelqu'un qui vient de rafler au magasin d'accessoires des bribes d'époques distinctes et regarde tranquillement celui qui s'en étonne, pas plus rapiécé qu'un arlequin. Des favoris blancs gonflaient ses joues, sa moustache de phoque savait mousser en une voilette qu'un bâillement tirait sur le museau. Le jarret empenné de barbes soyeuses, il laissait sur les dalles chaudes la trace délicate de ses dessous de pattes en forme

LE JOUR OÙ LE TEMPS A ATTENDU SON HEURE

d'as de trèfle. Mais en mouvement, les épaules roulant dans le pelage bicolore, il semblait, dans sa hâte, en train d'enfiler par la manche une peau de chat noir sur sa peau de chat blanc.

Le chat naïf se pressait pour être le premier à saluer Odile. Il se dépêchait, dans une des rares actions désintéressées de sa journée, heureux, par pur amour du mouvement qui suit un repos, de saluer la première personne vivante rescapée d'une nuit qui n'avait pas été dédiée à la veille ou à la chasse, dont le lever, même tardif, était célébré comme un lever du jour.

A neuf heures du matin, il y avait belle lurette que le chat était sorti – se faufilant entre les glissières des fenêtres qui haubanaient le sommeil des dormeurs –, qu'il avait fait le tour des corps évanouis, plongés dans le sommeil de la matinée par le soleil qui les gorgeait de sucre. Belle lurette qu'il avait constaté avec dégoût que la maison était pleine, chaque lit, chaque divan occupé, le privant du contact avec un drap frais auquel il avait droit. Qu'avec la paresse d'esprit des animaux qui ne croient que ce qu'ils ont vu deux fois, il avait parcouru de nouveau les pièces de la maison, flairé sous le nez le souffle qui sortait des narines du travailleur – son préféré après Odile, sa maîtresse – et glissé dans ce souffle son propre souffle de chat. Pétri la couverture de ce même travailleur, capiton de griffe par capiton de griffe. Toléré de celui-là seul qu'il dormit furieusement, les joues colorées par l'effort, cramponné au sommeil comme à une corde ; lâchée, elle l'eût précipité dans le réveil comme dans un gouffre.

Mais le chat avait dédaigné sa compagne, gisant à côté, celle qu'on appelait la jeune fille hésitante, une jambe dans, une jambe hors du lit, une moitié de ses cheveux attachés, une moitié répandue, le haut de sa chemise de nuit brodé de dentelles, le bas de bardanes et de taches de café. Puis, s'enfonçant dans la pièce la plus éloignée des portes, il

LE JOUR OÙ LE TEMPS A ATTENDU SON HEURE

avait cherché dans un grand lit d'adulte le visage de l'enfant, à l'endroit où d'ordinaire sont les pieds, parce que l'enfant accomplissait avec le corps le tour du cadran, qu'il était à trois heures du matin perpendiculaire à ses draps, à six heures tête-bêche, et au moment où sa mère l'éveillait, revenu sur l'oreiller, innocent du voyage accompli. A neuf heures, il y avait longtemps que le chat avait couvert le visage de l'enfant de sa langue râpeuse, de son ronron fraternel. Délicatement circulé parmi les maquettes et les modèles réduits qui occupaient tous les dessus de meubles de la chambre, secouant sa patte entre chaque pièce fragile, chaque petit pot de peinture ou de colle, laissant dégoutter un trop-plein de vigueur pour la poser exactement. Qu'il s'était hérissé sur le seuil de la pièce où Saugueuse et Odile dormaient ensemble, jetant ici son seul miaulement impératif, prêt à esquiver la pantoufle préparée la veille, que, dans une maison où aucune porte ne résistait à la poussée d'une patte, Saugueuse lui lançait machinalement sans s'éveiller.

Longtemps aussi qu'il avait battu en retraite vers le toit, la chambre suspendue, vers le jeune abbé, les bras en croix. Et renoncé à Constance la coquette, endormie dévêtue, le tableau de bord des petits flacons gouvernant son sommeil rangés sur une caisse qui servait de chevet, et sur le carrelage, une jonchée de jupes, de pantalons, de corsages, ses entrées et ses sorties de scène étalées autour d'elle. Oui, longtemps qu'il avait contourné Constance qui, pour la nuit qu'on passe presque seule, en tout cas invisible à soi-même, était nue.

Maintenant sans rancune le chat saluait Odile, et elle, faisant un pas de plus sur la terrasse, reçut ensemble le sentiment de plénitude que lui donnaient le simple fait d'être là et la caresse autour de la cheville du chat rembobiné en ruban de fourrure. D'abord, elle le laissa faire, se livrer à ce que la caresse annonce progressivement de

LE JOUR OÙ LE TEMPS A ATTENDU SON HEURE

frénésie, d'autant plus sûre d'être là qu'elle et le chat y étaient ensemble. Elle aimait ce moment très court où, entourée des autres, de ceux qui lui étaient les plus chers, elle était séparée d'eux par leur sommeil. Elle jeta un regard à la maison de ciment, de bois, de métal, qui, à cause de ces deux dernières matières, aurait dû être repeinte chaque année et qui ne l'était pas. C'était l'été, la saison éternelle à laquelle il faut des gestes éternels. Ici, elle traçait ses gestes, nets, libres, comme si le bonheur eût été la seule cire, le seul mât encordé qui empêche de suivre les sirènes. Le bonheur restait pour Odile une idée neuve. Il la mettait dans un état de passion qui n'était pas un état de passivité ; elle s'y rencontrait, s'y reconnaissait, elle était davantage elle-même dans la passion. Quand elle aimait quelque chose ou quelqu'un, elle devenait prompte, décidée, capable de traiter toute action comme une grande action. L'été lui donnait ce sentiment neuf que par mépris pour ceux qui ne le sont pas elle disait éternel, ce qui est plus fort, plus durable, méritant de l'être. L'éternité du jardin n'était pas qu'il fût là, mais que ne revenant pas, ne pouvant revenir – les choses, n'est-ce pas, ne sont jamais deux fois les mêmes – il revenait. Non tel qu'il avait été, tel qu'il était. Elle se souvenait alors d'une citation que le jeune abbé – toujours suspect d'analphabétisme – opposait pour se défendre : « Les choses de l'air, l'arc-en-ciel, le ciel, les nuages, la pluie vieillissent. Seulement moins vite que nous. » Le jardin vieillissait-il seulement moins vite ? Trouvait-elle parmi les siens un monde plus confirmé, où les espoirs étaient des espoirs ? Petite, elle n'imaginait pas la sauvagerie de la vie adulte. Elle la croyait pareille à celle qu'enfant on lui imposait, faite d'ordre, de régularité... Pourtant l'amour d'Odile pour ce jardin ne s'expliquait pas par un souvenir d'enfance. Cela n'avait rien à voir avec l'enfance. Cette maison, ce lieu étaient venus tard, à mi-chemin de la vie, ils ne lui rappelaient presque rien. Elle en haïssait d'autant le malaise nouveau, la disposition pénible qui, semblait-il, l'attaquaient moins qu'ils ne la dédoublaient,

LE JOUR OÙ LE TEMPS A ATTENDU SON HEURE

l'éloignaient, la jetaient dans des tribulations, des rêveries ; humeur brutale qui surgissait désormais de nulle part, tocsin avertissant d'un feu allumé en un endroit ignoré, qu'une promenade, un peu d'alcool éteignaient encore ; sorte de main de fer intérieure qui froissait les impressions calmes, les lui faisait aussi connaître... Mais Odile passait vite d'un sentiment à un autre, du malheur au bonheur, non à cause d'un changement d'humeur, à cause de leur proximité. Ici elle était heureuse. L'inquiétude ne disparaissait pas, elle était vaincue. Comme Odile se serait délectée de nommer « initiés » le groupe d'amis, de parents qui l'entourait : ceux qui se reconnaissent sur un signe, qui partagent une même vue, ceux surtout réunis par l'emprise d'un signe...

La matinée débutait parce que la lumière était rose, que le chat surgissait. Au contraire des chiens, animaux mélancoliques qui fêtent les naissances et qui crient à la mort, le chat était sensible à ce qui, davantage que son intervention, réclamait son regard. Il avait le talent faussement prémonitoire des chats, consistant à accourir quand une action est sur son versant favorable, et que, venant la constater, ils semblent contribuer à la produire. Il n'arrivait en fait au voisinage des humains que si ceux-ci se trouvaient dans un instant d'immobilité, d'admiration. Sinon, boudant les circonstances qui n'entraînaient pas son éloge, il se tenait à l'écart, veillait de loin, moins sur ses maîtres que sur un écart convenable. Sa présence indiquait qu'entre les habitants et les choses s'établissait la bonne distance. Il savait distinguer, parmi les inexplicables actions des hommes, les moins définitives, celles qui, entraînant d'infimes changements, décident du cours d'un jour aussi sûrement que d'autres décident du cours d'une vie. Comme la bille d'une roulette, roulant entre chacun, il indiquait qu'une course était engagée, un rien ne va plus qui était un tout va bien, et quand il s'arrêtait sur le rouge d'un tapis ou sur le noir d'une branche, seul celui qui l'avait secrètement

LE JOUR OÙ LE TEMPS A ATTENDU SON HEURE

gagé sur cette case savait qu'il avait gagné. Autrement, le chat se tenait reculé : l'ami se guette autant que l'ennemi ; s'il était un signe, c'était celui que tous étaient rassemblés, ou au minimum, répartis, chacun dans une solitude qui appelait celle d'un autre, jouissant d'une autonomie bienheureuse. Alors rassuré, chérissant la réunion autant qu'il détestait le contact, il les surplombait, se faisait gardien de phare sur la fourche d'un olivier, lançait de là-haut les signaux alternés de ses parties noires et blanches, insinuant que la paix, aussi, a ses écueils.

Pour l'heure, par prédilection spéciale, et parce qu'une faim insatiable lui tenaillait les entrailles – « une faim spirituelle », disait le jeune abbé, car elle renaissait dès qu'elle était rassasiée –, il se frottait contre les chevilles d'Odile, mimait contre sa jambe les va-et-vient du guet et de la prise, s'enivrait du plaisir extrême de saluer. Elle s'étira, abaissa le bras, rendit en petits toc-toc raisonnables sur le front les débordements d'amitié, regarda avec indulgence l'animal se tordre à ses pieds, se tournant flanc sur flanc comme un poisson tiré hors de l'eau, tiré hors de lui-même par l'amour et le compliment. Pour le rappeler progressivement à lui, à un nom qui, prononcé d'une certaine façon était sésame de frigidaire, de boîte de thon, de bourguignon, elle chuchota : « Tommy... »

Elle l'appelait rarement et c'était seulement pour le nourrir. Car nul adulte dans la maison, sauf le travailleur, n'aurait osé déclarer qu'il aimait le chat. Dans la lumière qui donnait à chaque objet une place quelconque et parfaite, un ordre que seule la lumière prescrivait, le jeune abbé s'écriait : « Machin ! » sur son passage et pour écarter jusqu'au soupçon de niaiserie qui s'attache à l'amour des bêtes (pour ce qu'il avoue de celui des hommes) il faisait fantastiquement mine de lui décocher un coup de pied.

Saugueuse déclarait tout haut qu'il « ne voulait pas le savoir » et le considérait tout bas avec la perplexité qu'un

LE JOUR OÙ LE TEMPS A ATTENDU SON HEURE

père voue à l'avenir d'un enfant bon à rien, lui cherchant un emploi, ne lui en trouvant pas.

Le travailleur, seul à confesser une complète tendresse – il n'avait peur ni de ses opinions ni de ses sentiments – ne le nommait pas autrement que « la bête », l'élevant à la puissance de toutes, sans oublier la bête du Gévaudan. Il humait aussi le pelage, qui prenait les bonnes odeurs et jamais les mauvaises, qui sentait le mimosa et le pin, exactement comme le bois d'une lourde armoire obscure prend l'odeur de la lavande.

L'enfant nourri d'espionnage et de guerres interstellaires le désignait « X 25 ! », par le numéro matricule qu'une juste loi exige qu'on grave dans l'oreille des animaux familiers.

Constance, la coquette, à qui l'amour de soi donnait un sérieux supérieur, les trouvait tous bien enfants.

La jeune fille hésitante répétait pour la centième fois d'un ton plaintif : « Vous êtes sûrs qu'il ne griffe pas ? » et objectait par un haussement d'épaules au jeune abbé, son tourmenteur officiel, lequel, abandonnant Malebranche et ses animaux machines, lui criait : « Mais c'est inoffensif, on te dit ! On en donnerait à manger à des bébés... »

Certaine qu'elle était de la méchanceté du monde, elle hésitait à propos de la sienne, dont elle ne savait pas si elle était une réponse ou une question. Le mal présumé lui servait de cadre d'enquête, lui faisait accueillir avec suspicion le bien qui lui venait, et avec conviction les mésaventures. Se heurtant aux coins des tables, elle ne disait pas : « aïe ! », mais : « bien sûr ». Du mal ou du bien, lequel était le plus fort ? Elle hésitait. Son surnom venait de là. Mais assurée, quand elle passait sous une branche, de s'égratigner, quand elle sautait du rocher de la plage, de se tordre la cheville, elle trouvait qu'il est aussi le meilleur monde possible celui qui permet à la fois de montrer sa souffrance et son épaule, son entorse et son joli pied. Sa jeunesse, sa beauté faisaient que chaque fois qu'elle aurait voulu exhiber son martyre, elle ne montrait qu'un velouté morceau de peau, un membre gracieux. Elle

LE JOUR OÙ LE TEMPS A ATTENDU SON HEURE

aurait voulu apitoyer par des malheurs, elle émouvait par des moyens plus évidents. Le jeune abbé tempêtait : « C'est une Agnès, qui dirait : le petit chat m'a tuée. » Une certaine honte, cautèle à l'égard des autres étendue à elle-même, la poussait à douter de sa propre malveillance. Dans l'arène de sa personne, partagée en ombre et lumière, elle changeait sans cesse de place. Il en résultait une sournoiserie qui guettait aussi bien les causes que les occasions de souffrance. Elle exaspérait le jeune abbé. Dès qu'elle avait le dos tourné, il disait : « Où est passée la porteuse de plainte ? » Odile, qui voulait la paix chez elle, murmurait : « Tss, tss, tss. »

Mais aucun de ceux-là n'avouait que si l'amour pour Tom était inacceptable – dangereuse autosatisfaction devant l'idylle domestique – ils aimaient en cachette le voir circuler de l'un à l'autre, même s'il ne les approchait pas, porteur du seul message de leur présence assemblée.

Odile partageait avec Tom le secret du matin parfait, des soirs inquiets. Le chat saluait : preuve de matin. Il se haussait sur deux pattes, se cabrait dans le mouvement par lequel il happait les insectes et les caresses. Le chat, pas plus qu'Odile, ne saluait le soir.

A peine la nuit s'annonçait-elle, à peine le crépuscule serrait-il le cœur d'Odile, que le chat perdait le sens commun. Il se lançait dans des courses lascives, se mordait la queue – horreur ! comme un chien qui a des vers –, tournoyait, frappait l'air aussi durement que le fait un coup de raquette, puis se prenant le museau dans un filet invisible, se roulait sur le sol, les pattes aux oreilles, pour s'en débarrasser. Il rampait comme à l'approche d'un danger, jouait le mata-mora, une seule moustache dressée. Puis, vieillissant d'un coup, se renfrognait, quittait son goût des humains, haussait un col de hibou, doublait sa fourrure, ne laissait voir qu'une paire d'yeux lumineux que la nuit vitrifiait lentement.